

œuvres de l'esprit. Mais il s'agit ici de savoir si cette éducation doit reposer éternellement sur la base des langues anciennes, et non si elle doit conserver un caractère suffisamment littéraire.

Nous reviendrons sur ce dernier point et nous aurons à parler de la culture intellectuelle. En attendant, il est permis de contester que le latin soit la clef indispensable et unique du français. Singulière contradiction : on s'appuie sur la différence des deux langues pour vanter la gymnastique qu'on fait subir aux écoliers en passant de l'une à l'autre, et sur la ressemblance pour faire de l'une l'explication de l'autre. Peut-être serait-il bon de choisir.

La thèse de nos adversaires est plus spécieuse quand ils affirment que la connaissance des lettres anciennes sert à nous faire apprécier tout le mérite des classiques français. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle ceux-ci ont beaucoup traduit et beaucoup imité ; pour savoir s'ils ont réussi, il faudrait posséder l'original. Mais l'argument n'a qu'une valeur apparente. Nos pères ont doctement pillé les Grecs et les Romains ; ils ont dû pour cela faire de longues excursions sur le domaine de l'Antiquité. Mais s'ils en ont

rapporté d'assez riches dépouilles, s'ils ont su recoudre les lambeaux qu'ils empruntaient, s'ils ont bien choisi et bien reproduit leurs modèles, nous avons moins besoin des modèles. Il est bon d'aller à l'école, il n'est pas bon d'y vieillir. La littérature française a fait ses classes, mais elle les a finies. Sans Euripide, Racine ne serait peut-être pas Racine. Faut-il avoir lu Euripide pour goûter l'exquise harmonie des vers de Racine et la touchante délicatesse des sentiments qu'expriment ses personnages ? Iphigénie nous touche et Phèdre nous émeut sans que nous ayons besoin de nous souvenir du poète grec, et Schlegel nous gâtera notre émotion quand il viendra nous démontrer pesamment que l'imitation est restée au-dessous de l'original. Boileau est assez pédant sans qu'on l'accompagne d'un commentaire perpétuel tiré d'Horace et de Juvénal. Montaigne ne nous fait pas lire Sénèque et Plutarque ; il nous en dispense ; encore se dispensait-il lui-même de Plutarque : il se contentait d'Amyot. Bossuet brille d'un tel éclat qu'il fait pâlir ses auteurs ; la Bible même perd à n'être pas traduite par lui. Il semble que le Télémaque ait été écrit pour les gens qui avaient le

malheur d'ignorer Homère et Sophocle. Est-ce que La Fontaine nous oblige à faire connaissance avec l'élégante sécheresse de Phèdre et la prosaïque vulgarité du pseudo-Esope ?

S'il le fallait, après tout, on essaierait de former l'esprit de la jeunesse à l'aide des seuls classiques français qui soient entièrement originaux, ou qui ne doivent que fort peu de chose à l'antiquité. La liste en serait encore assez belle : Corneille, Pascal, La Rochefoucauld, Retz, Molière, Madame de Sévigné, La Bruyère, suffiraient encore à représenter honorablement le grand siècle. Avec Le Sage et Saint-Simon, nous entrons dans l'ère moderne, et les muses françaises ont décidément quitté le collège. Mais un tel sacrifice n'est nullement nécessaire; on fait injure aux Racine et aux Bossuet quand on prétend qu'ils ne peuvent se montrer à nous qu'avec un cortège de grammairiens et de commentateurs, portefaix chargés d'une bibliothèque grecque et latine. Ils se passent bien de tout cet attirail. Donnez au tragique une Rachel, il vous fera grâce des docteurs. Et si l'on avait coutume de redire les vieux sermons, ce qui vaudrait bien tant de plates improvisations, j'imagine

qu'un sermon de Bossuet ferait encore bonne figure à Notre-Dame devant un auditoire vraiment chrétien.

Mais laissons la langue de côté, et attaquons-nous au maître argument des humanistes : l'étude des lettres anciennes est selon eux un puissant moyen d'éducation. Ici encore il faut diviser, et distinguer l'éducation morale de l'éducation intellectuelle.

Est-il vrai que la fréquentation des Grecs et des Romains soit particulièrement propre à former des hommes et des citoyens ? On l'a souvent affirmé, mais jamais autant qu'à l'époque où la culture littéraire était aussi faible que générale. Pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle, tous les enfants de la noblesse et de la bourgeoisie apprenaient le latin, mais presque tous l'apprenaient mal; quant au grec, il vaut mieux n'en point parler; ce n'est pas le fort de l'ancienne Université. La génération qui a fait la Révolution française sortait du collège, et on ne lui reprochera certes pas d'avoir manqué d'énergie et de courage civique. Toutefois, quand on voit quelles défaillances suivirent les convulsions de la Terreur, et combien de Jacobins se firent

courtisans, on est tenté de conclure que ce sont les événements qui ont créé les acteurs, et non les acteurs qui ont produit les événements. Il y eut une contagion et comme une épidémie de fougueuse éloquence, d'héroïque fureur, de mépris de la mort. Un vent soufflait qui trempait toutes les âmes; puis le vent tourna, et une atmosphère plus tiède amollit les courages. Si Athènes, Rome et Sparte furent à la mode, c'est parce que les passions soulevées avaient besoin de rhétorique; elles prirent celle que l'instruction banale du temps mettait à leur disposition. Les tribuns se servirent de Plutarque comme les Têtes-Rondes s'étaient servis de la Bible; on parla de Brutus et de Timoléon comme les compagnons de Cromwell parlaient de Gédéon et de Jéroboam. Encore y a-t-il cette différence que les puritains connaissaient réellement la Bible, tandis que les Jacobins n'avaient sur l'antiquité que des notions vagues et fausses, comme leur maître Rousseau. Quand les hommes se sont mis en tête de tout bouleverser, ils sont presque contraints pour se faire écouter de placer leurs idées sous le patronage de quelques grands noms et d'une grande époque : la raison, l'intérêt, la passion ne suffi-

raient pas sans le prestige de l'autorité. Mais aujourd'hui, la théorie du progrès a diminué ce prestige, et d'ailleurs la Convention fournit assez d'exemples et de phrases pour qu'on n'ait pas besoin de remonter plus haut.

C'est pour nous un grand malheur que les pères de notre liberté et les prophètes de notre religion politique aient attaché tant d'importance aux bribes d'érudition classique qu'ils tenaient des Jésuites et de leurs imitateurs. Comme la forme emporte toujours un peu le fond, nous sommes devenus les disciples des gens dont nous endossions la défroque. Or les Grecs et les Romains sont pour nous de détestables professeurs de politique. Leur notion de liberté était passablement étroite, et ils ne soupçonnaient pas le régime représentatif, seul possible chez un peuple qui ne tient pas dans l'enceinte d'une ville. Ils sacrifient l'individu à l'État, tiennent peu de compte des droits de la famille, ignorent la liberté de penser, et même la liberté de vivre à sa guise. Les meilleurs d'entre eux prêchent les lois somptuaires, l'éducation mécanique et uniforme, la vertu imposée, l'égalité envieuse et la fraternité théâtrale. Si l'enseignement

secondaire avant 1789 avait été fondé sur l'étude des langues vivantes, et non des langues anciennes, les hommes de la Révolution auraient mieux connu Ludlow et Hampden, Guillaume Penn et Washington, ils auraient moins parlé de Caton et d'Aristide, et les événements auraient peut-être pris un autre cours. Peut-être eût-on prévu le Cromwell français et la Restauration; au moins est-il permis de croire que la tradition révolutionnaire serait chez nous plus libérale, et que nous n'aurions pas à lutter contre la superstition jacobine. Mais il faut nous défier d'une digression trop tentante.

Si nous consultons l'histoire des derniers siècles, nous verrons que la culture classique ne mérite ni d'être tant glorifiée ni d'être tant honnie. Le clergé catholique, maître absolu de la jeunesse, n'a fait des anciens que des professeurs de rhétorique. Il a gardé pour lui l'enseignement moral, demandant seulement à Sénèque des phrases, à Plutarque des attitudes. Est-ce que les élèves des Romains n'ont pas été, de la Renaissance à la veille de la Révolution, les moins romains des hommes? Quand on songe que les écrivains du siècle de Louis XIV, ces

incomparables flatteurs, traînaient dans les antichambres de Versailles les plus beaux souvenirs du Pnyx et du Forum, on se demande s'il est vrai que l'éducation intellectuelle ait quelque influence sur les caractères. Les anciens nous apprennent bien la révolte contre un tyran, non la résistance aux excès d'un souverain légitime. Aussi la politique de Plutarque était-elle aussi inoffensive que sa religion. On admirait ses héros comme les dieux de l'Olympe, sans plus penser à imiter les uns qu'à adorer les autres. Pour donner des âmes de citoyens à des gens qui devaient rester sujets, pour mettre sous leurs yeux des exemples utiles, ce n'est pas Tite-Live qu'il eût fallu faire lire aux écoliers, mais le brave Mézeray. Dans l'empire des tsars, les champions du pur despotisme tiennent pour les programmes classiques, et ont plus peur d'Adam Smith que de Cicéron.

Les Romains savaient bien que l'introduction des lettres grecques à Rome n'était pas faite pour relever les mœurs privées et politiques. Ils ne demandaient pas à Socrate lui-même de leur enseigner la vertu: ils ne comptaient pour tremper les âmes que sur l'exemple des ancêtres et les

leçons du foyer. Quand ils ont emprunté le stoïcisme à leurs voisins pour en faire une doctrine de protestation contre l'abaissement commun, ils l'ont transformé à leur usage; ils ont presque entièrement laissé de côté les subtilités dialectiques et les rêveries physiques de Chrysippe pour ne s'attacher qu'à la morale, qu'ils faisaient plus virile et plus latine. Mais en même temps Auguste attachait les Muses à son char, et lavait ses mains avec la plus pure eau d'Hippocrène. Dans le drame anglais, lady Macbeth ne peut pas effacer la tache, tandis que l'histoire nous montre dans le fondateur de l'empire romain le proscripateur, le parjure et le père des lettres. Horace en fait un dieu, après avoir jeté son bouclier à Philippes, et le tendre, le pieux, le divin Virgile, Virgile enrichi, hélas! ramasse en quelques vers admirables toutes les vertus de l'ancienne Italie, toutes les gloires de la république romaine, pour les jeter aux pieds du meurtrier voluptueux qui donna des fers à sa patrie, la paix au monde, et de l'argent aux poètes.

Ce sont là des banalités et des lieux communs, je le veux bien. Mais l'éducation morale de la jeunesse par la littérature gréco-romaine est

aussi un lieu commun et une banalité : les armes sont égales. « Je n'aime pas, disait un jour Montalembert à un jeune homme, les théoriciens de servitude. » Dans le fougueux plaidoyer où il accuse les ennemis du latin d'abolir la morale, M. de Laprade oublie de réfuter cet argument d'un homme qui méritait d'être son ami par sa foi politique et par sa foi religieuse autant que par une certaine âpreté de rhétorique. Comme théoricien de servitude, Horace ne laisse rien à désirer, et ce n'est pas par la pureté de ses mœurs qu'il rachète les faiblesses de sa vie publique. On lui doit quelques maximes d'une sagesse fort humaine, exprimées dans une langue souvent prosaïque; y a-t-il là de quoi envoyer la jeunesse à son école? Ce n'est pas sans quelque embarras que les écoliers concilient toutes les admirations qu'on leur impose, et il semble parfois qu'on veuille leur enseigner la morale du succès et du plaisir. Mais pour cela il n'est pas besoin de si longues études; le spectacle des choses humaines suffit; l'épicurisme peut se passer des langues anciennes : l'arithmétique ou la tenue des livres feraient aussi bien son affaire.

Non, l'étude des anciens n'est pas une grande

leçon de morale, c'est bien plutôt une grande leçon de rhétorique et de scepticisme et c'est par là que les hommes de 93, qui ont toujours les Grecs et les Romains à la bouche, trahissent l'insuffisance de leurs études; ils ont imité grossièrement l'élégante rhétorique de ceux qu'ils croyaient leurs maîtres; ils n'ont rien compris au scepticisme qui serait la conclusion d'une bonne éducation classique, si les hommes, et surtout les jeunes gens, avaient l'habitude de conclure. Le vrai résumé de la littérature romaine, c'est le *Conciones*, ce recueil merveilleux de harangues symétriquement opposées, de plaidoyers pour et contre, qu'on a retiré des mains des écoliers, sans doute pour ne pas les dégoûter de la lecture des comptes rendus parlementaires; mais on a ainsi décapité la rhétorique.

Ce n'est pas que la rhétorique soit un art aussi méprisable qu'on a coutume de le dire. Les anciens en avaient fait, non pas une collection de menus préceptes et de recettes puérides, mais un inventaire savant et ingénieux des passions et des sentiments que mettent en jeu la vie politique et les débats judiciaires, et que l'orateur excite ou apaise selon l'intérêt de la cause. On trouve dans

les grands traités de Cicéron et de Quintilien toute une psychologie qu'il serait injuste de mépriser sous prétexte qu'elle risque d'être utile à qui la possède. Les petits manuels décharnés et futiles dont se contentait naguère notre enseignement classique, et qu'on a sagement jetés au panier, ne donnaient qu'une bien faible et bien fausse idée des travaux des anciens. Nous n'avons pas le droit de dédaigner une étude que les plus grands hommes d'Athènes et de Rome ont jugée digne de toute leur application. Mais nous pourrions la recommencer en cherchant plus près de nous nos modèles et nos sources. Dans ses brillants essais sur l'éloquence de la tribune, Villemain a frayé la voie aux modernes que pourrait tenter cet ample sujet. Il semble que l'art oratoire soit presque sorti du domaine de la critique littéraire; on pourrait l'y faire rentrer, et demander à l'analyse des maîtres de la parole au XVIII^e et au XIX^e siècles les éléments d'une rhétorique rajeunie. Les esprits cultivés de notre temps, que leur éducation rend assez propres à bien juger d'un poème, d'un roman et d'une pièce de théâtre, sont trop souvent incapables d'apprécier une harangue autrement qu'à la lu-

mière de leurs convictions personnelles et de leurs préjugés. Nous vivons dans une démocratie où la rhétorique pratique joue un si grand rôle, que la théorie ne doit pas être écartée sans examen. Mais peut-être est-ce plutôt à l'enseignement supérieur qu'il appartient de lui faire sa part. Nos Facultés ont des chaires d'éloquence grecque et latine ; elles en pourraient avoir d'éloquence anglaise et française ; un professeur qui unirait au sentiment littéraire la connaissance de l'âme humaine et des ressorts qui meuvent les assemblées, trouverait aisément la matière d'un cours intéressant et neuf. Mais revenons à nos écoliers.

Plus on y réfléchit, moins on comprend pourquoi les lettres anciennes auraient le privilège de former le cœur des jeunes gens. Quand les esprits et les volontés pliaient sous l'autorité de l'Église, quand l'État n'était qu'une hiérarchie d'inégalités couronnée par le despotisme, les républiques de l'antiquité offraient du moins aux enfants le spectacle d'une activité plus libre. Encore l'histoire ne nous apprend-elle pas que ce spectacle ait été très fécond. Mais, depuis cent ans, il n'est pas nécessaire de remonter si loin pour voir des peuples et des citoyens à l'œuvre, et nous avons

sous la main assez d'exemples qui nous touchent. Sans doute, le vulgaire imagine chez les héros en toge une grandeur et une perfection qu'il ne prête pas volontiers aux héros en frac. Mais c'est le vulgaire qui pense ainsi. Dès qu'on pénètre dans l'étude des personnages de Plutarque et de Tite-Live, on aperçoit en eux des taches aussi grosses que chez nos contemporains. On les trouve vicieux et inégaux, et leurs vertus ne sont pas toujours attrayantes. On découvre chez Caton l'Ancien une avarice grossière et inhumaine, chez Brutus un scepticisme élégant qui n'exclut pas plus la cupidité que la douceur. Démosthène n'était pas incorruptible ; Cicéron était vain et souvent faible. Comparez Thémistocle et Condé, Scipion Emilien et Wellington, Scipion l'Africain et Hoche, les Gracques et Mirabeau, et vous verrez que les modernes ont souvent l'avantage sur les anciens. Si Tite-Live nous manque, nous trouvons presque autant de grandeur dans l'épopée que Thiers a racontée, avec moins d'élégance de style, mais avec plus d'exactitude dans le récit et de vérité dans la critique. Le tableau si émouvant des désastres de l'expédition de Sicile, dans Thucydide, ne fait point pâlir le récit

de la campagne de 1812, par Ségur, et nos élèves ne lisent guère Thucydide, tandis qu'ils pourraient lire Ségur. La lutte de César et de Pompée n'est pas plus grande et plus saisissante que la guerre d'Amérique.

Les chefs-d'œuvre de l'antiquité abondent en fortes maximes et en pensées exprimées avec une brièveté et une élégance lapidaires. Il y a là de belles phrases qui se gravent dans la mémoire et qui donnent un corps indestructible aux sentiments nobles. Est-ce que la littérature moderne ne présente pas les mêmes avantages ? Corneille est un faiseur d'hommes autant que Sénèque. Tacite connaît-il les dessous du cœur humain mieux que La Rochefoucauld, Bourdaloue et Saint-Simon ? La sagesse prudente d'Horace est-elle supérieure à celle de Molière ou de La Fontaine ? Est-ce qu'Ovide contribue beaucoup à inspirer l'horreur du vice, Aristophane à épurer le goût, Salluste à faire admirer l'alliance d'un beau talent et d'une vie honorable ? Qu'est-ce que la morale de l'Énéide, sinon la justification de la conquête par la volonté des dieux et un fatalisme décourageant pour les vaincus ?

Mais nous arrivons insensiblement de la culture

morale à la culture intellectuelle, de l'éducation du cœur à l'éducation de l'esprit. Ici nous allons achever la citation de Macaulay que nous avons commencée plus haut :

« Toute la controverse politique et religieuse a
 » lieu maintenant dans les langues modernes.
 » On ne se sert plus des langues anciennes que
 » pour commenter les écrivains anciens. Sans
 » doute, les grandes œuvres du génie grec et du
 » génie romain sont toujours ce qu'elles étaient.
 » Mais si leur valeur positive est constante, leur
 » valeur relative, comparée avec la somme des
 » richesses que possède l'esprit humain, a été
 » sans cesse en déclinant. Elles étaient le tout
 » intellectuel de nos ancêtres ; elles ne sont
 » qu'une partie de nos trésors. Quelle tragédie
 » aurait fait pleurer Jane Grey, quelle comédie
 » l'aurait fait sourire, si elle n'avait eu les dra-
 » maturges anciens dans sa bibliothèque ? Un
 » lecteur moderne peut se passer d'Œdipe et de
 » Médée : il a Othello et Hamlet. S'il ne sait rien
 » de Pyrgopolinices et de Thrason, il est familier
 » avec Bobadil, et Bessus, et Pistol, et Parolles.
 » S'il ne peut goûter la délicieuse ironie de
 » Platon, il trouvera quelque compensation dans

» celle de Pascal. S'il est exclu de Néphélococ-
 » cygie, il peut se réfugier à Lilliput. Nous es-
 » pérons n'être coupable d'aucune irrévérence
 » envers les grands peuples auxquels le genre
 » humain doit l'art, la science, le goût, la li-
 » berté civile et intellectuelle, quand nous disons
 » que le capital qu'ils nous ont légué a été si
 » bien employé que les intérêts accumulés excè-
 » dent maintenant le principal. Nous croyons
 » que les livres qui ont été écrits dans les langues
 » modernes pendant les deux cent cinquante der-
 » nières années, y compris, bien entendu, les
 » traductions d'auteurs anciens, ont plus de va-
 » leur que tous les livres qui existaient dans le
 » monde au début de cette période. Les An-
 » glaises sont au moins aussi familières que les
 » Anglais avec les langues modernes de l'Eu-
 » rope. Quand donc nous comparons l'instruc-
 » tion de lady Jane Grey avec celle d'une femme
 » accomplie de notre temps, nous n'hésitons pas
 » à donner la supériorité à la dernière. Nous es-
 » pérons que nos lecteurs nous pardonneront
 » cette digression. Elle est longue, mais on ne
 » peut guère la trouver hors de propos, si elle
 » tend à les convaincre qu'ils se trompent quand

» ils pensent que les trisaïeules de leurs tri-
 » saïeules étaient supérieures à leurs sœurs et à
 » leurs femmes. »

Pourquoi Macaulay n'a-t-il pas été tenté d'é-
 tendre aux hommes ce qu'il dit de l'instruction
 des femmes? La question ne se posait pas devant
 son esprit; ce n'était pas le lieu de la traiter.
 S'il jugeait de son sexe par lui-même, il devait
 supposer qu'on peut tout savoir, car sa mé-
 moire était prodigieuse, et son activité infati-
 gable avait fait de lui un érudit à l'âge où l'on n'est
 qu'écolier. Mais nous avons le droit de nous em-
 parer de ses arguments et de les appliquer aussi
 largement qu'ils s'y prêteront. La littérature an-
 cienne n'est qu'une fraction de la littérature uni-
 verselle, et une fraction qui s'amoindrit sans
 cesse, parce que le numérateur est constant,
 tandis que le dénominateur grossit indéfiniment.
 Chaque génération accroît la bibliothèque des
 chefs-d'œuvre qui nous resteront fermés tant que
 nous donnerons aux Romains les plus belles
 années de notre jeunesse. Quoi qu'en pensent les
 partisans de l'immobilité du goût, les idées et les
 mœurs se transforment peu à peu, et les classi-
 ques nous deviennent sans cesse plus étrangers